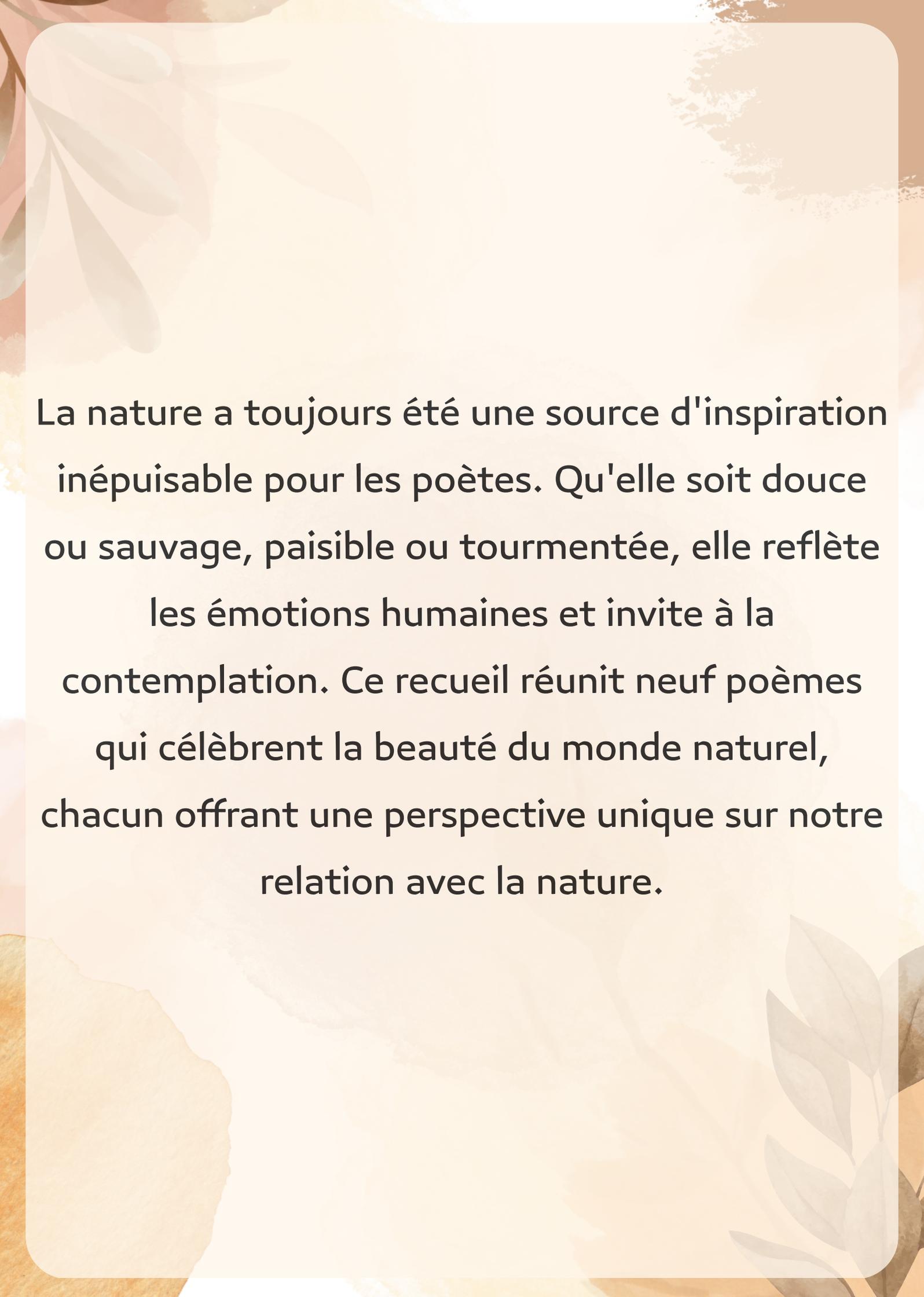


Poésie de la nature





La nature a toujours été une source d'inspiration inépuisable pour les poètes. Qu'elle soit douce ou sauvage, paisible ou tourmentée, elle reflète les émotions humaines et invite à la contemplation. Ce recueil réunit neuf poèmes qui célèbrent la beauté du monde naturel, chacun offrant une perspective unique sur notre relation avec la nature.

"Les roses de Saadi" – Marceline Desbordes-Valmore



J'ai voulu, ce matin, te rapporter des roses ;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté. Les roses envolées
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir.

La vague en a paru rouge et comme enflammée :
Ce soir ma robe encore en est tout embaumée...
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

Marceline Desbordes-Valmore, Poésies inédites, 1860

**Une évocation délicate et
sensorielle de la nature,
où les fleurs symbolisent
à la fois l'amour, la perte
et le souvenir.**



"L'albatros" – Charles Baudelaire

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.



A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,



Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

**Un oiseau majestueux,
symbole du poète,
prisonnier du sol : la nature
sublime et cruelle à la fois.**

L'Albatros est le deuxième poème de la deuxième édition (1861) du recueil Les Fleurs du mal de Charles Baudelaire.

"Mignonne, allons voir si la rose..." – Pierre de Ronsard
À Cassandre

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avoit desclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceste vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las ! las ses beautez laissé cheoir !
Ô vrayment marastre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur la vieillesse

Fera ternir vostre beauté.

**La fleur devient symbole de la
beauté éphémère et du
passage du temps.**



*Mignonne, allons voir si la rose est l'un
des poèmes les plus célèbres de Pierre de
Ronsard, écrit en juillet 1545. Il est
recueilli dans le Livre I du recueil Les
Odes, publié en 1550.*

"Les Djinns" (extrait) – Victor Hugo

Ils sont tout près ! - Tenons fermée

Cette salle, où nous les narguons.

Quel bruit dehors ! Hideuse armée

De vampires et de dragons !

La poutre du toit descellée

Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,

Et la vieille porte rouillée

Tremble, à déraciner ses gonds !

Cris de l'enfer ! voix qui hurle et qui pleure !

L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,

Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.

Le mur fléchit sous le noir bataillon.

La maison crie et chancelle penchée,

Et l'on dirait que, du sol arrachée,

Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,

Le vent la roule avec leur tourbillon !



Une tempête en vers : la force brute de la nature devient musique et rythme.

Les Djinns est un poème de Victor Hugo, publié en août 1829 dans le recueil Les Orientales.

"La Source" – Anna de Noailles

J'écoute en moi couler une source sonore,
Une onde vive et fraîche où chante un univers,
Et je sens, confondus à ses rythmes divers,
Des parfums, des clartés, des sanglots et de l'or.

Elle est là, dans mon cœur, limpide et sans remords,
Elle suit, en courant, des pentes de concerts,
Éveillant les désirs, les instincts, les revers,
Et mêle à son tumulte un infini d'accords.



Ô source de mon âme, ô divine musique
Qui verses dans mes jours ton fluide magique,
Tu fais de ma pensée un jardin toujours vert...

Et même quand le monde est vide ou trop sévère,
Tu continues, en moi, mystérieuse et fière,
À déployer ton chant comme un grand vent ouvert.

**Une poésie fluide et lumineuse
où la nature devient puissance
vitale et féminine.**

*Ce poème est issu du recueil Le Cœur
innombrable (1901), très axé sur la nature,
les sensations et l'élan vital.*

"Sensation" – Arthur Rimbaud

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, – heureux comme avec une femme.



Une promenade à travers les champs devient un pur moment de liberté sensorielle.

Ce poème est inclus, sans titre, à la fin de la lettre que Rimbaud adresse à Théodore de Banville le 24 mai 1870 : il y est daté « 20 avril 1870 ».

“Vieux Jardins”, Jules Breton

Qui n'aime ces jardins des humbles dont les haies
Sont de neige au printemps, puis s'empourprent de baies
Que visite le merle à l'arrière-saison ;
Où dort, couvert de mousse, un vieux pan de maison
Qu'une vigne gaîment couronne de sa frise,
Sous la fenêtre étroite et que le temps irise ;
Où des touffes de buis d'âge immémorial
Répandent leur parfum austère et cordial ;
Où la vieillesse rend les groseilliers avares ;
Jardinets mesurant à peine quelques ares,
Mais si pleins de verdeurs et de destructions
Qu'on y suivrait le fil des générations ;
Où près du tronc caduc et pourri qu'un ver fouille,
Les cheveux allumés, l'enfant vermeil gazouille ;
Où vers le banc verdi les bons vieillards tremblants
Viennent, sur leur béquille appuyant leurs pas lents
Et gardant la gaîté, – car leur âme presbyte
Voit mieux les beaux lointains que la lumière habite, –
D'un regard déjà lourd de l'éternel sommeil,
Tout doucement sourire à leur dernier soleil ?



Une évocation nostalgique et paisible de jardins anciens, empreinte de mélancolie et de beauté naturelle, où le temps semble suspendu.

Jules Adolphe Aimé Louis Breton, né à Courrières le 1^{er} mai 1827 et mort à Paris le 5 juillet 1906, est un peintre et poète français

« Villanelle », Marie Kryszynska

Vous êtes la grâce jeune des matins

Et le clair rire des flûtes pastorales

Roses fleuries!

Mais le charme des tristesses très chères est en vous

Et, notes de clavecins, s'évanouissent vos pétales

Roses fanées!

Vous êtes revêtues des robes d'aurore

Et, des tendres nuées d'Avril s'illuminent vos seins

Roses fleuries!

L'or mélancolique des couchants d'Automne

A mis sa beauté dans vos cœurs mourants

Roses fanées!

Vos parfums sont l'ivresse neuve des étreintes

L'allégresse de vivre et l'extatique encens

Roses fleuries!

Mais, dans les Urnes pieuses de vos défunts calices

Repose l'immortel arôme du Souvenir

Roses fanées!

Un poème musical et sensible où l'autrice explore les élans amoureux à travers une forme fixe d'origine italienne, tout en y insufflant une modernité teintée d'émotion et de liberté rythmique.

Marie Kryszynska, née Maria Anastasia Kryszynska à Varsovie le 22 janvier 1857 et morte à Paris le 15 septembre 1908, est une poétesse et musicienne française d'origine polonaise.



« La Solitude ». Sabine Sicaud (extrait)

Un tilleul, des bambous. L'abri vert du poète,
Du vert, comprenez-vous ? Pour qu'aux vieilles maisons
Rien ne blesse les yeux sous leurs paupières lasses.
Douceur de l'arbre, de la mousse, du gazon...
Vous dites : Solitude ? Ah ! dans l'heure qui passe,
Est-il rien de vivant plus vivant qu'un jardin,
De plus mystérieux, parfumé, dru, tenace,
Et peuplé— si peuplé qu'il arrive soudain
Qu'on y discourt avec mille petits génies
Sortis l'on ne sait d'où, comme chez Aladin.
Un mot vert... Qui dira la fraîcheur infinie
D'un mot couleur de sève et de source et de l'air
Qui baigne une maison depuis toujours la vôtre,
Un mot désert peut-être et desséché pour d'autres,
Mais pour soi, familier, si proche, tendre, vert
Comme un îlot, un cher îlot dans l'univers ?...



Le poème « La Solitude » de Sabine Sicaud exprime en une seule phrase une profonde mélancolie face à l'isolement, ressenti comme une présence silencieuse, pesante et intime.

Sabine Sicaud, née le 23 février 1913 à Villeneuve-sur-Lot et morte le 12 juillet 1928 dans la même commune, est une poétesse française. Elle est née et morte à Villeneuve-sur-Lot, dans la maison de ses parents, nommée La Solitude. Solitude est aussi le titre d'un de ses poèmes.

Ces poèmes nous rappellent que la nature est un miroir de l'âme humaine, tour à tour apaisante et tumultueuse. En l'observant, en l'écoutant, nous apprenons à mieux nous connaître et à apprécier la beauté du monde qui nous entoure.

